

BARRAGE

The RCA Museum News

THE RCA MUSEUM
CANADA'S NATIONAL ARTILLERY MUSEUM



LE MUSÉE NATIONAL DE L'ARTILLERIE DU CANADA
LE MUSÉE DE L'ARC

Avril 2026

Un danger caché : de l'amiante dans des véhicules militaires



Deux entrepreneurs commencent à retirer de l'amiante du chargeur Honest John, une tâche qui rappelle la nécessité de concilier la préservation de l'histoire avec la sécurité. En janvier et février 2026, le Musée de l'Artillerie royale canadienne a conclu un projet de désamiantage qui visait 31 véhicules et un aéronef. Le personnel du Musée a la charge de préserver la collection en toute sécurité tout en gérant les risques avec transparence.

La plupart des artefacts touchés étaient des véhicules de modèle militaire canadiens datant de la Deuxième Guerre mondiale, surtout construits par Ford. En temps de guerre, les fabricants utilisaient l'amiante pour isoler les compartiments moteurs et en fixaient des plaquettes sectionnelles aux coupe-feux et aux surfaces du moteur à l'aide d'agrafes métalliques. Certains véhicules avaient déjà subi un désamiantage partiel dans les années 1990, mais des inspections avaient révélé la présence de résidus et de sections intactes.

Après avoir confirmé la présence d'amiante, le Musée a embauché un entrepreneur certifié. Le processus de désamiantage, qui a duré deux semaines, a exigé la contribution de personnel chargé d'escorter les entrepreneurs, de dégager les zones de travail et de maintenir la sécurité. Les artefacts ont été répartis dans le bâtiment des archives M101, le musée principal, l'entrepôt secondaire et le parc de l'artillerie. La roquette et le chargeur Honest John ont été les derniers à être désamiantés. Comme il y avait de l'amiante dans les cales d'appui de la roquette, un véhicule de récupération a dû soulever la roquette d'environ un pied pour qu'il soit possible d'accéder aux cales d'appui sans danger.

Ce projet révèle un important apprentissage pour les musées militaires : de nombreux véhicules de la Deuxième Guerre mondiale contiennent de l'amiante caché. Le perturber, surtout pendant des travaux mécaniques, comporte un risque important. Grâce à une planification minutieuse et à une surveillance professionnelle, le Musée de l'Artillerie royale canadienne a protégé le personnel, les entrepreneurs et les visiteurs tout en éliminant ce danger silencieux, témoin de l'histoire.

Merci à Dale Murray – et un mot sur l'exposition des décorations militaires

On nous demande souvent : « Pourquoi les médailles de mon père ne sont-elles pas exposées? Nous en avons fait don il y a des années. » C'est une bonne question. La vérité toute simple est que nous ne pouvons pas exposer tous les ensembles de médailles que nous recevons, car la collection est vaste et l'espace est limité. En 2023, le conservateur principal Jonathan Ferguson a redessiné la galerie des artilleurs. Ce qui était autrefois un espace tranquille où l'on pouvait voir une seule Croix de Victoria est devenu une salle bien remplie où sont exposés 81 ensembles de médailles d'artilleurs canadiens. Chaque ensemble est accompagné d'une brève biographie placée près de la Croix de Victoria d'origine. À présent, les visiteurs s'arrêtent et prennent le temps de lire et de se recueillir. Ils établissent un lien plus profond avec les récits personnels qui composent l'histoire de l'artillerie canadienne.

Cette transformation n'aurait pas été possible sans la générosité qu'ont montrée nos donateurs au cours des 60 dernières années. Parmi eux se trouve Dale Murray, de Victoria, en Colombie-Britannique, qui a apporté une contribution extraordinaire au Musée. En 25 ans, il a donné au Musée pas moins de 30 ensembles de décorations militaires appartenant à des soldats canadiens, dont plusieurs figures emblématiques de l'ARC :

Le lieutenant-général sir Henry Burstall, commandant de la 2^e Division du Canada pendant la Première Guerre mondiale;

Le brigadier W. O. H. Dodds, commandant de la 5^e Artillerie divisionnaire du Canada pendant la Première Guerre mondiale et troisième colonel commandant de l'ARC (1928-1934);

Le lieutenant-colonel C. E. Montizambert, deuxième commandant de la Batterie B de Kingston, un artilleur canadien distingué.

Nous avons déjà diffusé dans ce bulletin des récits portant sur ces trois personnages et deux autres dont nous avons aussi les médailles grâce aux dons de Dale :



Le colonel F. M. Benson de la Batterie A, officier dans les années 1910-1940, lauréat de l'Ordre du service distingué pour sa bravoure;

Le sous-lieutenant d'aviation William (Bill) Fortt, de l'Aviation royale canadienne, décédé en 1942 lors d'un vol d'entraînement dans un Spitfire, à l'âge de 21 ans.

Avant le remaniement de la galerie, nous n'exposons qu'un seul des ensembles de médailles de Dale. Aujourd'hui, la galerie des artilleurs en compte 11 autres. Dans chaque cas, nous présentons les décorations montées, une photographie et une courte biographie, de sorte que les visiteurs puissent créer un lien avec les anciens titulaires des médailles.

Même dans la galerie remaniée, nous ne pouvons afficher qu'une partie de notre collection. Le Musée détient plus de 60 000 artefacts et n'en expose à tout moment qu'environ 2 %. Les galeries permanentes offrent aux visiteurs une expérience cohérente qui est renouvelée environ tous les 10 ans. Les expositions temporaires, qui se succèdent chaque année, nous permettent de raconter de nouveaux récits et de mettre en valeur différentes parties de notre collection.

À tous nos donateurs, merci de votre confiance, de votre générosité et de votre patience. Et à Dale Murray, qui nous a quittés en décembre 2025 : merci pour votre soutien remarquable, vos contributions attentionnées et votre dévouement indéfectible à la préservation de l'histoire de l'artillerie canadienne.

By Andrew Oakden

Charles E. Montizambert et la Batterie B dans la Rébellion du Nord-Ouest

Les médailles du lieutenant-colonel Charles E. Montizambert exposées au Musée de l'ARC retracent un parcours marqué par le leadership, la persévérance et la formation même de l'artillerie canadienne. Parmi elles se trouve la Médaille du Nord-Ouest canadien, qui souligne son service dans la rébellion de 1885, l'une des premières grandes campagnes nationales du Canada.

Montizambert naît au Québec en 1841 dans une famille ancrée dans le service public. Après des études à l'Upper Canada College, il s'engage dans l'Artillerie de la garnison de volontaires de Québec et devient capitaine dès la Confédération. Il participe aux raids des Fénéens et reçoit la Médaille du service général du Canada avec deux agrafes.

Lorsque les garnisons britanniques quittent le Canada en 1871, le Dominion forme ses premières unités d'artillerie permanentes. Montizambert devient alors un officier en chef de la Batterie B à Québec, et il supervise l'instruction, la discipline et les exercices d'entraînement en campagne, qui mettent souvent les artilleurs à rude épreuve durant les hivers canadiens. Le lieutenant-colonel Thomas Bland Strange, commandant de l'école, fait l'éloge de sa compétence et de sa vigueur, et lui confie la gestion quotidienne de la batterie.

En 1882, Montizambert prend le commandement de la Batterie B et inaugure une coupe du défi qui récompense le meilleur artilleur d'après ses compétences en artillerie, son adresse au tir et sa conduite. L'importance accordée aux aptitudes techniques et à la discipline s'avère vitale en 1885, lorsque la Rébellion du Nord-Ouest éclate sous la gouverne de Louis Riel et des chefs autochtones alliés.

En mars 1885, Montizambert mène plus d'une centaine d'hommes et leurs canons vers l'ouest. Le chemin de fer du Canadien Pacifique étant incomplet, le voyage nécessite de longues marches sur un terrain accidenté et dans un froid glacial. Malgré les engelures et les refuges improvisés, la batterie arrive prête pour le service sur place. Les artilleurs de Montizambert fournissent un soutien d'artillerie crucial à des colonnes formées surtout de milices d'infanterie dans l'ensemble de la Saskatchewan, où la discipline et la



Un dessin du lieutenant-colonel Montizambert datant de 1885.

puissance de feu font autrement défaut.

Le 2 mai 1885, lors de la bataille de Cut Knife Hill, les détachements de la Batterie B appuient la colonne du lieutenant-colonel William Dillon Otter pour attaquer le camp de Poundmaker. Le terrain accidenté limite l'usage de l'artillerie, mais les artilleurs combattent avec détermination. Plusieurs sont blessés et les officiers sont félicités pour leur bravoure.

En reconnaissance de son rôle, Montizambert reçoit la Médaille du Nord-Ouest canadien avec l'agrafe de la Saskatchewan. Environ 5 650 médailles sont décernées au total, dont approximativement 1 750 avec l'agrafe de la Saskatchewan pour des faits d'armes à Fish Creek, Batoche, Cut Knife et Frenchman Butte. Environ 920 sont décernées à des membres de la Police à cheval du Nord-Ouest, le reste étant remis à d'autres membres de la force expéditionnaire. Quelques médailles portent également à titre officieux la barrette « Batoche ».

La Batterie B reste en service actif pendant plus de 15 mois, effectuant des patrouilles et contribuant à rétablir l'ordre avant de rentrer à Québec en juillet 1886. Plus tard, le Parlement a fait l'éloge de la « bravoure, de la discipline et de la bonne conduite » de la Batterie.

Le lieutenant-colonel Montizambert a façonné l'artillerie canadienne en qualité d'inspecteur de l'artillerie et de commandant de la Batterie B. Il a guidé l'instruction et les études techniques qui ont influencé des générations d'artilleurs. Son leadership lors de la Rébellion du Nord-Ouest, comme la décoration qui le reconnaît, marque sa place dans l'histoire militaire canadienne.



Les deux décorations militaires du lieutenant-colonel Montizambert exposées au musée de l'ARC.

Journal de la Guerre des Boers du capitaine Arthur Panet

À l'automne 1899, des artilleurs canadiens s'embarquent pour l'Afrique du Sud à bord du S.S. Sardinian, encouragés par une foule nombreuse et des discours confiants. Le capitaine Arthur George Panet, un officier d'artillerie qui a consigné les événements dans un carnet aujourd'hui terni par les années, décrit le départ comme « l'un des événements les plus grandioses jamais vus au Canada ». Il admet qu'il a été submergé par l'émotion quand le navire s'est éloigné du quai et qu'il a dû se retirer pour se ressaisir (p. 3).

La traversée de l'Atlantique efface rapidement toute conception romantique que le capitaine Panet aurait pu avoir de l'aventure. En effet, il passe « près de trois jours malade » à regretter son enthousiasme (p. 5). La vie à bord du navire combine l'entraînement et les divertissements. Les Canadiens débarquent au Cap le 30 novembre 1899. Dépêché en avance pour préparer le camp, il constate que son arrivée en Afrique n'a que très peu contribué à améliorer la discipline. « Les hommes se sont ridiculisés cette nuit-là et le lendemain », note-t-il (p. 8). L'avance vers le nord suit peu après. La poussée vers l'intérieur est caractérisée par la chaleur, la poussière et les longues marches. « Dix jours et dix nuits... très chaud », résume-t-il (p. 10).

Le coût de la campagne devient évident à la rivière Orange. Panet se recueille sur la tombe du lieutenant C. C. Wood, le premier Canadien tué pendant la guerre. Elle est marquée d'une « croix de bois rudimentaire faite de traverses de chemin de fer » mise en place par des camarades qui comprennent la rapidité à laquelle le sort peut changer (p. 12). Il ne s'attarde pas sur place, mais son bref récit marque bien la gravité de la perte.

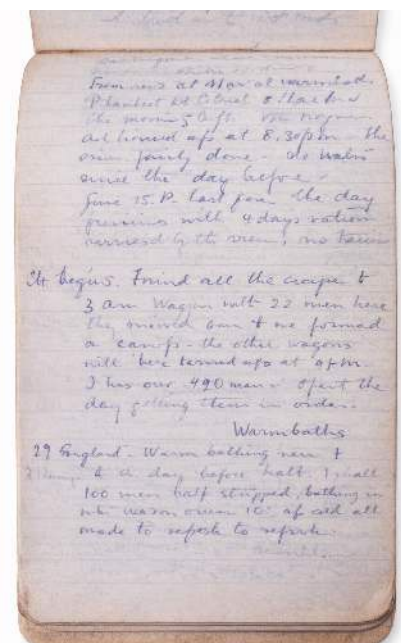
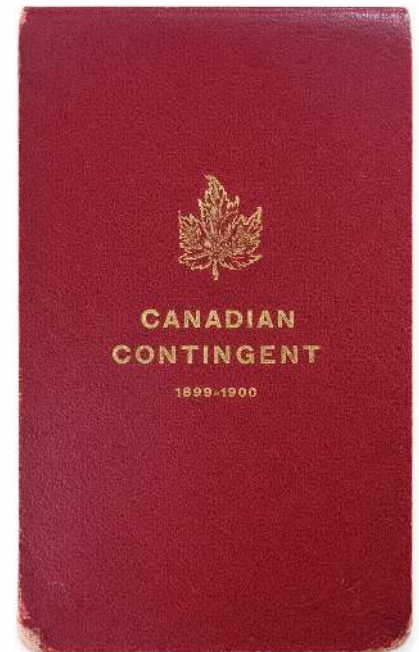
En mai 1900, le journal porte surtout sur le travail d'artillerie, tandis que les forces britanniques progressent dans le Transvaal. Les canons sont mis en avant et déployés avec soin. « Nous avons nos quatre canons et chariots... tous les canons alignés », écrit-il (p. 45). Les artilleurs canadiens s'affairent aux côtés d'unités britanniques et coloniales, avec une coordination souvent inégale. Panet note une panne de communication avec le général Hamilton et ajoute que, sans directives claires, il est impossible de conserver un terrain clé (p. 62).

La ville de Pretoria l'impressionne et le déçoit à la fois. Il trouve la ville « très petite », mais remarque le palais de justice, alors utilisé comme hôpital, et la résidence choisie par lord Roberts (p. 64). Les fournitures sont rares. « Nous ne pouvons pas acheter de provisions à Pretoria », écrit-il en concluant que la ville a été dépouillée par la guerre (p. 65).

En septembre 1900, Panet décrit comment il est entré en action contre les positions des Boers. Les premiers coups ratent la cible, mais ils sont suivis de tirs soutenus alors que les canons engagent des cibles dissimulées par un buisson (p. 85). L'artillerie des Boers réplique avec vigueur, et il estime les calibres et le nombre de coups tirés (p. 86). Ces attaques font des blessés. Un homme perd une jambe et finit par en mourir; plusieurs autres sont blessés (p. 87). Ces faits sont consignés sans embellissement.

Le journal met également en lumière la rigueur de la campagne : les franchissements de rivières, les chevaux épuisés, les mouvements constants, la poussière, la pluie et les départs à l'aurore. Les troupes font parfois des gains, comme la capture de prisonniers et d'un grand nombre de bovins (p. 112). À Warmbaths, les Canadiens se retirent avant que les canons des Boers ne puissent les attaquer. Ils laissent ainsi l'ennemi sans objectif avec son artillerie chargée (p. 117).

Le journal manuscrit du capitaine Panet est aujourd'hui conservé au Musée de l'Artillerie royale canadienne. Il ne s'agit pas d'un document historique peaufiné, mais d'un compte rendu des faits écrit entre les marches et les actions. Sa valeur réside dans la façon dont il relate la vie des artilleurs canadiens alors qu'ils affrontent au quotidien les aléas de la guerre moderne et s'y adaptent par des mouvements constants, un travail incessant et des rajustements répétés. Il nous permet de percevoir la guerre des Boers non pas comme une séquence de campagnes ou de victoires, mais comme le travail quotidien des soldats noté en temps réel.



Des panneaux renouvelés au Musée de l'ARC

Au cours de l'automne et de l'hiver derniers, le Musée de l'ARC a rafraîchi les panneaux qui accompagnent les armes à feu et les véhicules de son exposition permanente. Chaque panneau présente maintenant un design épuré et cohérent ainsi que du texte et des images actualisés qui aident les visiteurs à mieux comprendre et apprécier chaque artéfact.



Collage montrant cinq des panneaux renouvelés.

Les panneaux des musées, comme tous les objets exposés, ne durent pas éternellement. Quelques-uns de nos anciens panneaux dataient d'il y a 15 ans et ils étaient défraîchis, manquaient de détails ou avaient parfois été endommagés. D'autres contenaient des informations ou des images obsolètes qui ne reflétaient pas pleinement les artéfacts. Les nouveaux panneaux corrigent toutes ces lacunes. Ils donnent des renseignements clairs, précis et captivants sur chaque arme et chaque véhicule.

L'uniformité et l'exactitude historique ont été nos priorités. Ces panneaux uniformes facilitent l'exploration du Musée et donnent à l'espace un aspect soigné et professionnel. Ce renouvellement de la signalisation portait sur les armes et les véhicules, mais d'autres secteurs sont à venir. Les panneaux sur les grands artilleurs, par exemple, contiennent du texte long et dense que nous allons bientôt simplifier pour rendre la lecture plus facile. À plus long terme, les principaux panneaux de texte seront eux aussi renouvelés.

Nous espérons que ces nouveaux panneaux aideront les visiteurs à se plonger dans les récits qui se cachent derrière chaque artéfact, qu'il s'agisse de leurs spécifications techniques ou de remarques sur leur importance historique. Ce renouvellement a été réalisé à un prix abordable grâce à l'impression professionnelle, ce qui montre que même de petits investissements peuvent faire une grande différence.

La signalisation renouvelée dans l'ensemble du musée aide celui-ci à poursuivre sa mission : préserver l'histoire des artilleurs canadiens tout en offrant une expérience captivante, informative et visuellement attrayante à tous les visiteurs.

L'artillerie canadienne au jour J : le M7 Priest

Les visiteurs nous demandent souvent si l'obusier automoteur M7 de 105 mm qui se trouve dans notre galerie faisait partie du débarquement du jour J. Bien que nous ne puissions pas confirmer que ce véhicule a touché terre à Juno Beach, nous savons qu'il est du même type que les 96 obusiers Priest canadiens qui ont fait partie du débarquement du 6 juin 1944 – l'artillerie qui a soutenu l'assaut dès les premiers instants.

Notre véhicule a été construit tard dans la guerre, probablement à la fin de 1943 ou au début de 1944. Ce n'est pas un modèle de présérie. Les premiers M7 utilisaient le châssis du M3 Lee; le nôtre est fondé sur le châssis du M4 Sherman, ce qui confirme qu'il s'agit de la version ultérieure M7B1. Quand le M3 est devenu obsolète en 1943, la production américaine s'est tournée vers le châssis Sherman, ce qui a amélioré la fiabilité et simplifié la maintenance grâce à des pièces normalisées pour toute la famille Sherman.

Les forces canadiennes ont employé le Priest en nombre modeste, mais tout de même important. Le 8^e Régiment de campagne, Artillerie royale canadienne, l'a déployé pour la première fois en Italie en novembre 1943, avec la 5^e Division blindée du Canada. Son plus grand déploiement a eu lieu le jour J, lorsque les 12^e, 13^e, 14^e et 19^e Régiments de campagne ont débarqué 96 obusiers Priest à l'appui des 7^e et 8^e Brigades d'infanterie canadienne. Certains ont tiré à partir de péniches de débarquement avant d'atteindre le sol de la France, ce qui a permis de bombarder l'ennemi alors même que l'assaut avançait vers l'intérieur des terres.



Conçu pour la guerre mécanisée, le M7 Priest était pensé pour la mobilité, les armes coordonnées et la puissance de feu concentrée. Armé de l'obusier M2A1 de 105 mm des États-Unis et déployé en versions M7 et M7B1, il a permis aux artilleurs de se déplacer avec les chars et l'infanterie tout en fournissant un appui-feu soutenu et protégé. À la fin de l'été 1944, bon nombre d'entre eux ont été convertis en véhicules blindés de transport de troupes appelés « Kangourous ». Il s'agit là d'un exemple de la capacité d'adaptation continue qu'exigent les opérations mobiles.

Après la guerre, l'armée américaine a transformé 127 obusiers M7B1 selon la norme M7B2 pour le service en Corée en modifiant leur support pour permettre une élévation de 65 degrés au lieu de 35. Le tir à angle élevé s'est avéré essentiel en terrain montagneux. Des essais ayant confirmé que notre véhicule s'élève à 65 degrés, nous pouvons affirmer qu'il s'agit d'un M7B2.



Vers la fin des années 1980, des soldats du 1^{er} Régiment, Royal Canadian Horse Artillery (1 RCHA), ont récupéré deux M7B2 Priest dans un champ de tir allemand où ils avaient été utilisés comme cibles – une méthode d'élimination courante après la guerre. Les États-Unis avaient transféré des M7B2 excédentaires à leurs alliés de l'OTAN, dont faisait partie l'Allemagne de l'Ouest, et ces derniers les ont exploités de 1956 au début des années 1960 avant de les remplacer par des canons autopropulsés plus récents. Après leur mise hors service, certains ont été envoyés dans des secteurs d'entraînement pour servir de cibles. Une équipe de restauration dirigée par l'adjudant-maître R.L.J. Oliver a stabilisé les véhicules et y a apporté des réparations structurales quand cela était possible. Un obusier Priest restauré est revenu au Canada en 1993 et est exposé au Musée de l'ARC depuis 2003.

Le Canada n'a pas conservé ses Priest après la guerre. Fournis en vertu d'un prêt-bail, la plupart ont été rendus, mis au rebut ou transférés à d'autres pays européens, de sorte qu'il n'en est resté qu'une poignée au Canada. Aujourd'hui, seuls deux musées canadiens en possèdent un exemplaire : le Musée de l'Ontario Regiment (CBRC) possède un modèle M7B1 et notre musée a un M7B2. Ce véhicule correspond à une modification d'après-guerre, mais il s'agit néanmoins d'un des systèmes d'artillerie qui ont soutenu les soldats canadiens de l'Italie à la Normandie. Sa survie témoigne de l'adaptabilité exigée de l'artillerie canadienne dans le contexte trépidant de guerre mécanisée de la Deuxième Guerre mondiale.

By Andrew Oakden

Diriger les canons : les postes d'observation canadiens de la Deuxième Guerre mondiale

Quand ils entrent dans l'espace du Musée de l'ARC consacré à l'exposition temporaire actuelle, les visiteurs découvrent un poste d'observation (PO) d'artillerie de la Deuxième Guerre mondiale. Trois mannequins en tenue de combat de la Deuxième Guerre occupent leur poste : un officier observateur avancé (OOA), un opérateur radio et un tireur. Ensemble, ils représentent les petites équipes qui ont été les yeux de l'Artillerie canadienne sur le champ de bataille.



Au cours de l'installation de cette exposition, notre gestionnaire des collections, William Brandon, a sélectionné les artefacts et organisé le poste. En puisant dans la collection du Musée, il a habillé les mannequins, positionné l'équipement et recréé l'aménagement d'un poste d'observation fonctionnel.

Les postes d'observation étaient essentiels à l'efficacité de l'artillerie canadienne pendant la Deuxième Guerre mondiale. Les équipes de PO se positionnaient près des combats – souvent dans des bâtiments endommagés ou des clochers d'églises, au sommet de collines ou dans des positions creusées à la hâte. À partir de ces points d'observation, ils observaient les mouvements de l'ennemi et dirigeaient les tirs d'artillerie sur des cibles hors de portée de l'infanterie et des unités blindées. Pen-

dant que les canons restaient des kilomètres derrière la ligne de front, les observateurs maintenaient un contact visuel avec le champ de bataille et relayaient l'information nécessaire pour diriger le tir.

L'officier que l'on voit dans l'exposition représente un officier observateur avancé qui commandait le PO et contrôlait le tir d'artillerie. Les OOA assumaient des responsabilités importantes : ils observaient l'activité ennemie, choisissaient les objectifs et coordonnaient les missions de tir, souvent en étant exposés au feu de l'ennemi. Leur efficacité dépendait du maintien d'une communication constante avec les batteries de pièces qui les soutenaient.

Accroupi à côté de l'officier, on voit l'opérateur radio utilisant un poste sans fil n° 19, la radio standard des Alliés mise en service en 1940. Ce poste radio constitue le lien vital entre le poste d'observation et les batteries d'artillerie. Il fonctionnait sur trois canaux : le canal A à longue portée pour la communication avec les unités d'artillerie, le canal B à courte portée pour le contact local et un interphone interne pour l'équipe. Grâce à ce système, l'équipe transmettait les informations sur les objectifs et les corrections de tir au fur et à mesure que les canons tiraient. Si les projectiles rataient l'objectif, l'OOA transmettait des rajustements de distance ou d'angle, et les batteries modifiaient leur visée.

Plusieurs outils importants complètent l'exposition et montrent comment travaillaient les observateurs. Les jumelles permettaient à l'équipe de balayer le champ de bataille et de surveiller l'endroit où atterrissaient les obus d'artillerie. Le télémètre optique M9A1 aidait les observateurs à estimer la distance les séparant des positions ennemies. Un périscope monté leur permettait de surveiller le champ de bataille tout en restant à l'abri, ce qui réduisait les risques de détection. Au centre du PO se trouve une planche à carte sur laquelle l'équipe traçait les cibles, les points de référence et les missions de tir à l'aide de cartes opérationnelles.

Ces outils permettaient à l'artillerie canadienne de réagir avec rapidité et précision. La doctrine canadienne place l'artillerie sous contrôle centralisé, de sorte que les commandants puissent concentrer le tir de plusieurs batteries ou de régiments entiers sur une seule cible. Les postes d'observation ont permis à ce système de fonctionner. L'OOA localisait la cible, rajustait le tir et confirmait la frappe. En quelques minutes, des dizaines de canons pouvaient se concentrer sur une même position.

Les équipes de PO canadiennes ont servi partout où les forces canadiennes ont combattu, notamment en Sicile, en Italie, en Normandie et aux Pays-Bas. Installées près du front, elles dirigeaient la puissance de feu des canons placés loin derrière eux.

Le poste d'observation reconstitué fait partie de l'exposition temporaire du Musée sur les postes de commandement de la Deuxième Guerre mondiale. Au terme de cette exposition, il sera probablement déplacé dans la galerie permanente sur la Deuxième Guerre mondiale. Il continuera ainsi à montrer comment de petites équipes placées au front ont façonné la bataille en dirigeant le tir de régiments entiers à l'aide d'une radio, d'une carte et d'une vue dégagée de l'ennemi.

Au combat avec « Ma Douce » : le Canada et la mitrailleuse de calibre .50

Juste après minuit le 25 avril 1951, des mitrailleurs du 2^e Bataillon, Princess Patricia's Canadian Light Infantry, ont saisi leur mitrailleuse Browning de calibre .50 et ont attendu dans le froid sur une colline de Corée. À bord de véhicules semi-chenillés M3, ils ont patienté dans l'obscurité pendant qu'environ 500 soldats de l'Armée des volontaires du peuple chinois avançaient le long de la contre-pente vers le quartier général du bataillon.

Quand les troupes chinoises se sont séparées de la limite des arbres, à seulement 60 mètres de distance, les mitrailleuses des soldats canadiens se sont déchaînées. Elles ont ratissé la force d'assaut avec un tir d'enfilade rapproché et ont ainsi contribué à stopper l'attaque pendant la bataille de Kapyong. Cette arme a joué un rôle décisif en sauvant la vie des soldats canadiens, même si le bataillon a déploré 10 morts et 23 blessés. On estime que les communistes ont subi entre 2 000 et 6 000 pertes lors de cette opération de leur offensive du printemps.

John Browning a conçu la mitrailleuse de calibre .50 vers la fin de la Première Guerre mondiale en réaction à la nouvelle menace que présentaient les chars et les véhicules blindés sur le champ de bataille. Bien que cette arme ait été créée trop tard pour ce conflit, elle est devenue plus tard la M2 Browning, qui tire des projectiles d'un demi-pouce pesant 660 grains à près de 3 000 pieds par seconde. Sa fiabilité et sa pénétration en ont fait un élément essentiel de l'équipement des forces alliées pendant la Deuxième Guerre mondiale.



Des soldats canadiens en Corée

Les Forces canadiennes ont adopté la mitrailleuse de calibre .50 pour jouer de multiples rôles dans le déroulement de la Deuxième Guerre. L'Armée canadienne l'a montée sur des véhicules comme le M4 Sherman et le M7 Priest. La Marine royale canadienne, quant à elle, en a équipé des navires dès le début de 1941 pour renforcer la défense antiaérienne. L'Aviation royale canadienne a également déployé cette arme, notamment sur six chasseurs Curtiss P-40 Kittyhawk pilotés par le 111^e et le 118^e Escadrons.



Soldat canadien maniant une mitrailleuse de calibre .50 montée sur un véhicule M113

Quand le Canada entre dans la guerre de Corée en 1950, la M2 suit encore une fois les troupes canadiennes. Les équipages ont principalement monté les mitrailleuses sur des véhicules, tandis que certaines équipes les ont déployées sur des trépieds pour le soutien terrestre. Leur fonctionnement à culasse fermée et leur capacité de tir coup par coup ont encouragé les premières expériences de tir de précision à longue portée qui ont montré la précision de la cartouche .50 BMG.

Des décennies plus tard, les tireurs d'élite canadiens ont confirmé la précision à longue portée de cette cartouche en Afghanistan avec des tirs record effectués à l'aide de fusils à verrou utilisant la cartouche .50 BMG. Entre-temps, les soldats canadiens ont continué d'employer largement la mitrailleuse M2. Ils l'ont montée sur des chars Leopard, des VBL-C, des hélicoptères Griffon et Chinook, et l'ont placée sur des trépieds pour défendre leurs positions. Cette mitrailleuse offrait une portée, une puissance et une

fiabilité que les remplaçants potentiels ne pouvaient pas égaler.

La collection du Musée de l'Artillerie royale canadienne comprend une mitrailleuse Browning M2 de calibre .50 qui a vu le jour en tant que mitrailleuse antiaérienne Browning M3. Les techniciens d'armement de la BFC Shilo l'ont plus tard convertie en mitrailleuse de configuration M2 à montage au sol, ce qui a permis de la fixer sur des véhicules ou sur un trépied au sol standard.

Plus d'un siècle après sa conception par John Browning, la mitrailleuse lourde Browning M2 demeure un élément central de la puissance de feu canadienne. Les soldats canadiens défendent le sommet des collines, protègent des convois et sécurisent des bases au moyen de la mitrailleuse lourde qu'ils appellent souvent « Ma Douce ». Sa longévité repose sur sa fiabilité et son efficacité, des qualités qui continuent de protéger des générations de soldats canadiens.



Un soldat canadien en Afghanistan nettoie sa mitrailleuse de calibre .50.

By Will Brandon

Un canon de 105 mm de modèle 1936 Schneider expédié dans un état dangereux

Le 12 juin 1956, le colonel H. E. Brown, commandant de l'École de l'artillerie royale canadienne au Camp Shilo, a écrit au Quartier général de l'Armée à Ottawa pour confirmer la réception d'un canon français de 105 mm expédié par la Compagnie des chemins de fer nationaux du Canada (CN) depuis le Camp Borden. Son message aurait dû être tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Ça n'a pas été le cas.

Au cours de l'inspection du canon et de sa préparation pour l'exposition au Musée, le personnel a découvert que le canon de 105 mm de modèle 1936 Schneider était toujours chargé. En effet, la culasse contenait un obus explosif non éclaté qui portait la marque Tritolo 1937 et était équipé d'une fusée à temps et à percussion allemande.

Le colonel Brown a signalé, avec retenue, que le canon avait été expédié « dans un état dangereux » et a recommandé des mesures pour éviter qu'une telle situation se reproduise. L'obus a été retiré et détruit; la fusée a été expédiée au Quartier général de l'Artillerie royale canadienne, qui s'en sert pendant l'instruction pour identifier les munitions étrangères. Personne n'a été blessé, et le Musée pouvait désormais raconter une histoire qui ne cesserait pas de surprendre les visiteurs. Il semble que le manifeste d'expédition du CN ne comprenait pas de case à cocher « Pièce d'artillerie chargée ».

Les visiteurs demandent souvent pourquoi le Musée possède autant de pièces d'artillerie non canadiennes, en particulier des pièces allemandes. La raison en est simple : le Musée de l'ARC se spécialise dans l'artillerie, mais il reste trop peu de modèles d'armes canadiennes pour remplir le parc de l'artillerie et les galeries. Les armes étrangères, en particulier celles des deux guerres mondiales, ont été produites en beaucoup plus grand nombre et ont été plus faciles à obtenir comme trophées ou comme articles excédentaires. Après les deux conflits, bon nombre d'armes sont arrivées au Canada à ce titre et des dizaines ont fait leur entrée dans la collection du Musée. Il s'agit d'armes contre lesquelles les artilleurs canadiens se sont entraînés, qu'ils ont étudiées et qu'ils ont parfois capturées et réutilisées.

Le canon de 105 mm de modèle 1936 Schneider appartient à cette catégorie. Conçu par Schneider et Cie au milieu des années 1930, il est un des résultats du programme de modernisation de l'artillerie moyenne que l'armée française a réalisé après la Première Guerre mondiale. Ce canon pesait environ 3 900 kg (8 600 livres) au combat, tirait un projectile d'environ 16 kg (35 livres) et avait une portée utile d'environ 16 000 mètres (17 500 verges). Il utilisait un affût biflèche, un mécanisme de recul moderne et des pneus gonflables pour le remorquage motorisé, bien qu'il puisse toujours être tiré par des chevaux. À cet égard, il reflète le caractère transitoire des armées européennes à la veille de la Deuxième Guerre mondiale. En 1940, la France avait déployé environ 160 de ces canons.

Après l'invasion de la France par l'Allemagne en mai 1940 et l'occupation qui s'ensuit, beaucoup ont été capturés intacts. La Wehrmacht les a redésignés et réutilisés, principalement dans des rôles statiques et défensifs, notamment pour la défense des côtes contre un débarquement allié attendu. C'est ainsi qu'un canon français expédié au Canada pouvait contenir une fusée allemande et une charge explosive de marque italienne.

Ce canon est probablement arrivé au Canada après la guerre en tant que trophée de guerre. Il a été exposé d'abord au Camp Borden, puis au Camp Shilo. Pour une raison qui demeure inconnue, personne n'en a vérifié la chambre. Cet oubli est passé inaperçu jusqu'à ce que le colonel Brown en fasse état dans sa lettre de 1956.

Depuis les années 1950, le Musée de l'ARC expose le canon de 105 mm de modèle 1936 Schneider dans son parc de l'artillerie, non chargé et beaucoup moins menaçant qu'à son arrivée. Aujourd'hui, il occupe une place discrète parmi les autres pièces. Qui pourrait deviner que cette pièce statique est jadis arrivée par chemin de fer toujours chargée d'une cartouche non explosée?



Canon de 105 mm de modèle 1936 Schneider dans le parc de l'artillerie du Musée de l'ARC, février 2026.

Faire un don

Les dons nous aident à financer les projets de conservation et à payer les salaires des stagiaires d'été. Pour 2026, nous n'avons actuellement pas de financement pour les stagiaires d'été.

Vos dons sont importants!

Tous les dons sont traités rapidement et un reçu officiel vous est envoyé.

Je désire soutenir le Musée de l'ARC par un don de :

Nom : _____

Adresse : _____

Ville et province : _____

Code postal : _____

Téléphone : _____

Je consens à ce que mon nom soit ajouté à la liste d'envoi du Musée de l'ARC et à recevoir le bulletin trimestriel (Barrage)

Oui - J'y consens. Non - Je n'y consens pas.

Contact Us

Telephone : (204) 765-3000 Ext. 258-3570
Email: rcamuseum@forces.gc.ca
Website: rcamuseum.com
Facebook: RCA Museum

The Royal Canadian Artillery Museum (The RCA Museum)
Building N-118
CFB Shilo
P.O. Box 5000, Station Main
Shilo, Manitoba R0K 2A0

Musée de l'Artilerie royale canadienne
(Musée de l' ARC)
Bâtiment N-118
BFC Shilo
C.P. 5000, succursale Main
Shilo (Manitoba) R0K 2A0

Pour nous joindre

Telephone : (204) 765-3000 poste 258-3570
Courriel : rcamuseum@forces.gc.ca
Site Web : rcamuseum.com
Facebook: RCA Museum

Director/Directeur
Senior Curator/Conservateur
Assistant Curator/Conservatrice adjointe
Collections Manager/Gestionnaire des collections
Front Desk/Reception

Andrew Oakden
Jonathan Ferguson
Dayna Barscello
William Brandon
Cora-Lee Cobb

Ext/poste 258-3763
Ext/poste 258-3531
Ext/poste 258-3577
Ext/poste 258-4563
Ext/poste 258-3570